

**Ils sont 21 000 à nettoyer, curer, réparer les cuves des centrales nucléaires.** Un travail de sous-traitance, loin du temps où leurs pères portaient fièrement le blason EDF. Nomades, ils interviennent à Cuers, au Tricastin ou ailleurs en France. Une vie passée à prendre « de la dose » pour pas cher payé

# Les serfs de l'atome

Ils se déshabillent, attachent leur dosimètre. Enfilent la tenue « Mururoa », dite « la Muru », un scaphandre blanc. Enfermés, comme aspirés par l'épaisse ouate de leur combinaison. Pas de mots, rien que des gestes. Du sang-froid. Ils sont juste à côté du réacteur. L'un d'eux fait face à un trou de la taille d'un homme dans le générateur de vapeur. Un collègue le pousse aux fesses, il saute. Dans le jargon, on dit qu'il « jumpe ». On dit aussi qu'il va « se prendre de la dose ». Parce qu'à l'intérieur, c'est un bain de radioactivité qui l'attend : l'étroit tunnel est à quelques mètres de l'atome. Seul, dans le noir, il a moins de deux minutes pour poser une trappe, 30 à 40 kilos de métal... Chaque seconde passe comme une vie. Après ça, l'épreuve des portiques. « Si ça sonne, c'est qu'on est contaminé », raconte Gilles (1). Soit sur la peau, soit en interne. Dans le premier cas, on vous met à poil et quelqu'un vous passe

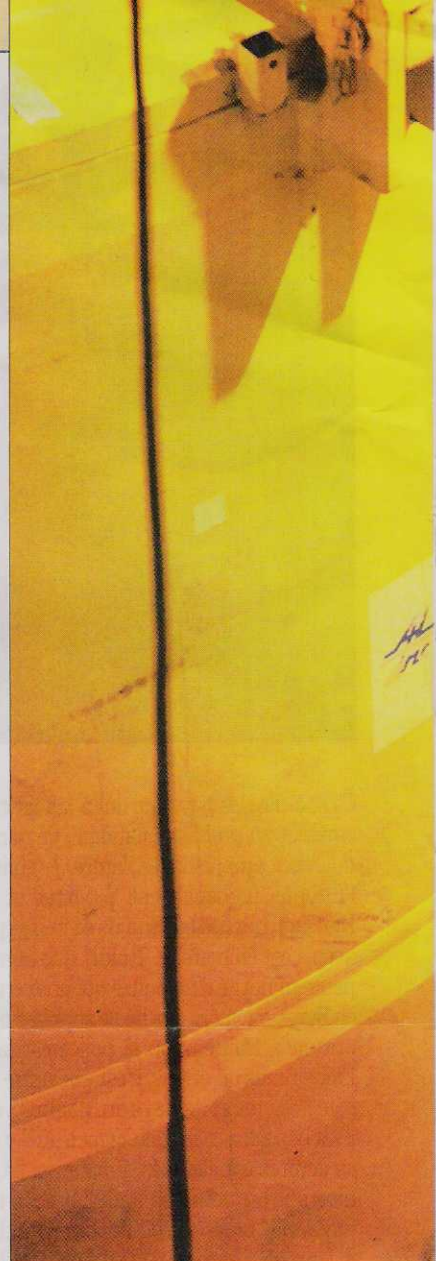
au jet, vous frotte fort. Dans le deuxième, on vous envoie à l'infirmerie. » Prescription de laxatifs. On repart, pas fier. On boit de la bière, « pisser, pour évacuer ». Et puis « ça passe, on oublie, on recommence ».

Gilles a 31 ans, sept années de « jump » dans les pattes. Il aime son métier, comme son père avant lui. Et fait partie de ces 20 000 petites mains, ces invisibles qui assurent la maintenance des centrales nucléaires partout en France. Un monde à part. Des nomades qui, de mai à septembre, courent les « arrêts de tranche », ces périodes où l'on nettoie, retape, recharge les cuves en combustible. Les tâches les plus ingrates, les plus exposées aux rayons, du gros-œuvre qu'EDF sous-traite à 80%. Chaudronniers, électriciens, soudeurs, robinetiers, décontamineurs ou « jumpers », comme Gilles, ces « kamikazes » de l'atome interviennent là où personne ne va. Chaque fois qu'une centrale entre en « arrêt de

tranche », c'est comme un raz-de-marée humain. Ils débarquent. S'agitent en petits gestes précis à l'ombre des réacteurs. S'épuisent, contraints de faire toujours plus vite. Des hommes sous pression, exposés aux rayons. « La dose », celle qui met leurs vies en danger.

## Enfermé dans sa « Muru »

Un risque transmis comme un patrimoine, le non-dit pour héritage. Le nucléaire pénètre les familles, se transmet comme une fierté aux enfants élevés au pied des centrales. Claude Dubout (2) est décontamineur. Dans la famille, son père, son frère ont passé leur vie à construire des centrales. C'était son rêve aussi, passer de l'autre côté des gros murs de béton, dans ces forteresses qui avalent les hommes et les rendent silencieux. Quand il a commencé, il se voyait devenir une sorte de « pompier du nucléaire ». Il en est vite re-







Les images illustrant ce reportage sont extraites d'un travail réalisé par le photographe Vincent Capman intitulé « Les forçats du nucléaire ». Il a été réalisé entre octobre 2008 et mai 2009 autour des centrales de Paluel et Cattenom. Il est visible dans son intégralité sur le site [www.riva-press.com](http://www.riva-press.com)

venu. « *Le nucléaire vu hier comme un eldorado ressemble aujourd'hui à la Roumanie.* » Le voilà, à 48 ans, traité comme un homme d'entretien, payé 1 600 euros brut mensuels. Presque le même salaire que celui de son père il y a trente ans. Pour gratter le fond des piscines où s'accumulent et échouent tous les éléments radioactifs de la cuve. Il se rêvait héros, il est devenu « agent de servitude ». C'est comme ça qu'on nomme la chair à neutrons sur les fiches de paie. Drôle de destin...


Pendant des heures, enfermé dans sa « Muru », il « lamine » les parois. « Prend de la dose » : « *Environ 2 millisieverts à chaque intervention.* » Soit deux fois plus que la dose annuelle recommandée pour le citoyen lambda. Pour les travailleurs du nucléaire, c'est différent. Le seuil légal d'exposition annuel est passé de 50 à 20 millisieverts en 2002. Abaissement qu'EDF a mis en application

dès la fin des années 1990 sur ses centrales. Claude Dubout fait ses comptes : « *En trente ans de carrière, j'ai pris au moins 500 millisieverts.* » Déjà « cramé » le gars, comme ils disent. Parfois, la tenue Mururoa craque. « *Le portique se déclenche, des types vous arrivent dessus en courant.* » La honte prend le pas sur la peur. « *Aujourd'hui, un contaminé est une moins-value,* explique le décontamineur. *Avec trois cas dans le même mois, le risque c'est que la boîte écope d'une pénalité financière sur le montant de la facture.* » Il y a quatre ans, rupture d'air dans son scaphandre. Claude Dubout est remonté sans oxygène. Sa hiérarchie l'a convoqué : « *Monsieur Dubout, il faut revoir votre méthode de travail.* » C'est une culture : face à la dose, tout bon employé culpabilise. Prêt à en faire deux fois plus, pourvu qu'on oublie son « échec ».

Il faut rester dans la course. Tenir Parce qu'aujourd'hui, « *il n'y a plus que ça qui*

*compte, la productivité* », constate Gilles. Le métier n'est plus le même. A l'époque de son père, « *un arrêt de tranche, c'était quatre mois. Aujourd'hui, on a dix-huit jours pour tout boucler* », dit-il. Le temps, c'est de l'argent. Des cadences infernales, des procédures parfois bâclées, des accidents toujours plus nombreux. En sous-traitant, EDF se met à l'abri du risque. Mais pas de la catastrophe : « *Si on est épuisé dans nos scaphandres, qu'on oublie un boulon dans une pompe, c'est le drame.* » Dans le bâtiment réacteur du Tricastin, depuis deux ans, un assemblage de combustibles défectueux menace de tomber dans la piscine de refroidissement.

### La précarité pour seul horizon

Se taire. Ou dégager. Serge, sous-traitant du nucléaire depuis vingt-cinq ans, a été licencié en 2006. Il a osé dénoncer un manque de personnel sur les chantiers qu'il dirigeait, 

Vincent Capman



après des accidents en chaîne. « J'ai usé de mon droit d'alerte auprès de l'Inspection du travail. Du jour au lendemain, au prétexte que j'avais refusé un poste qu'on me proposait, on m'a mis dehors. Tous mes accès au site ont été supprimés. » Retour à la case départ. Un an de chômage. A 50 ans, Serge est redevenu nomade, intérimaire du nucléaire, pire qu'à ses débuts. Un salaire réduit de moitié. La précarité pour seul horizon, des missions à droite à gauche. Une semaine à 500 kilomètres de chez lui. Une autre, 500 kilomètres plus loin encore.

Avaler du bitume jusqu'à en vomir. Et pour ne pas s'endormir au volant, se réciter en boucle les noms des 19 sites nucléaires de France : Bugey, Tricastin, Chinon, Cuers, Lannion, etc. Prises dans cette spirale, de rares femmes aussi. Comme Cindy. A 26 ans, elle est encore fière. D'être la seule femme « pontier polaire » de France. Aux manettes de sa grue, 28 mètres au-dessus du sol, elle fixe ses câbles et soulève le couvercle des cuves, 30 tonnes d'acier. Elle en parlerait des heures. La masse peut tomber, c'est le seul risque qu'elle évoque. Et puis elle dit que le rythme est difficile aussi, les périodes de maintenance étant coûteuses pour EDF, « on bosse en 3/8 ». Ça veut dire que Cindy change de rythme chaque semaine, elle embauche alternativement à 3 heures, 11 heures ou 19 heures. Et décroche : « Parfois, je ne sais même plus quel jour on est. » Elle est ailleurs. Elle s'arrache, comme sa mère l'a fait, à son fils de 5 ans, pour courir les « arrêts de tranche ». Et toucher 1 500 euros brut mensuels. Avec « la prime », 67 euros par jour pour dormir et manger matin, midi et



En fin de mission, passage au portique de contrôle d'irradiation

Vincent Capman

soir. Une vie de sandwiches et de fast-foods. Des nuits en meublé, en gîte ou en camping, au mieux. Certains dorment même dans leur voiture devant les grilles des centrales. Une fois, Cindy a dû partager le lit d'un collègue. Le nomadisme, c'est aussi laisser son couple. Son mari l'a quittée. Le nucléaire atomise tout, même les familles.

Et après la fuite en avant, il y a la chute. Voici deux ans, Daniel, décontamineur et père de trois enfants, se tapait la tête contre les

murs en rentrant du boulot. Sa femme, ouvrière agricole, lui disait qu'il fallait se taire, ne pas se plaindre : « EDF finance tout dans les villages, même les stades de foot. » Il a craqué, a voulu se « foutre en l'air ». Et à cause du stress, dit-il, « j'ai eu une embolie pulmonaire ». Depuis qu'il est malade, Daniel se méfie même de la Médecine du travail. Il n'a jamais oublié ce jour de 1990. Alors qu'il frottait la piscine « à quatre pattes et à la chiffonnette », il a avalé un radioélément dans l'air. « Le médecin a dit que c'était rien. On m'a donné un bocal pour conserver des échantillons de selles et d'urines, on m'a dit de ne pas avoir de relations sexuelles. Et deux jours plus tard, c'était fini. » Evacué, le radioélément... A l'époque, « on trouvait rien à redire, on préférait tous ignorer le risque, on cachait même nos dosimètres de manière à ce qu'ils enregistrent le moins de dose possible, pour ne pas se retrouver au vert, en cas de dépassement du seuil autorisé ». Aujourd'hui, Daniel s'inquiète. « Si j'ai un cancer, je ne pourrai même pas être pris en charge par la Sécurité sociale puisque je n'ai aucun papier pour prouver que j'ai bien été contaminé. »

### Le spectre de la maladie

Alors que les plus anciens arrivent à peine à l'âge de la retraite, le spectre de la maladie, ses ravages commencent à hanter la profession. A écorner le mythe de ces métiers d'exception, toujours vendus comme tels par EDF. Christian Veronneau, 57 ans, a décontaminé des piscines pendant trente ans. En juin 2009, il ressent « comme des coups de marteau dans la poitrine, à droite ». Urgences, scanner : cancer du poumon. Colère. Il fouille partout, tombe sur une liste de maladies liées à l'impact des rayons. L'atome lui doit bien cette reconnaissance. Il déclare lui-même sa maladie comme professionnelle auprès de la CPAM. Et, coup de masse dans la chape de plomb nucléaire, il porte plainte contre son employeur pour faute inexcusable. Ses collègues le lâchent, comme on s'écarte d'un lépreux. « On verra quand ce sera leur tour », pense-t-il. Le procès aura lieu dans un mois. C'est la seule hypothèque du lépreux sur l'avenir : cette intuition que le nucléaire est déjà l'amiante de demain.

MARIE VATON  
et ELSA VIGOUREUX

(1) Le prénom a été modifié.  
(2) Auteur de « Je suis décontamineur dans le nucléaire », Editions Paulo-Ramand, 305 pages.

## Repères

- La France est la deuxième puissance nucléaire au monde après les Etats-Unis.
- EDF et Areva, contrôlées par l'Etat, sont les deux principales entreprises du secteur nucléaire.
- EDF a en charge la gestion et le développement d'un parc de 19 sites, 58 réacteurs.
- Ils fournissent 78% de notre électricité et 17% de l'énergie totale consommée en France.
- Le nucléaire emploie 100 000 personnes environ en France.
- Sur zone travaillent à peu près 20 000 agents EDF.
- Il y a trente ans, les salariés prestataires

représentaient 20% des travailleurs du nucléaire. Aujourd'hui, ils sont 21 000, soit un peu plus de la moitié.

- Parmi ces derniers, 11% sont précaires, employés en CDI à durée de chantier, en CDD ou en intérim.
- Pour un arrêt de tranche, il peut y avoir plus de 250 entreprises qui interviennent avec plus de 40 conventions collectives différentes.
- Tous sont quotidiennement exposés aux rayons. La loi fixe pour eux la dose maximale à 20 millisieverts par an. Chaque entreprise établit à partir de ce seuil ses propres limites.